

Philippe Thureau-Dangin

Le diable, l'absurde et la philosophie

Nous n'en avons pas fini avec Vilém Flusser, loin de là. De très nombreux textes n'ont pas encore été publiés, ni *a fortiori* traduits en français. Dans les années 1960, qui furent pour lui une période d'intense travail, l'écrivain a rédigé, en portugais (il vivait alors au Brésil), des cours, des essais, des articles dans la presse, presque tous demeurés inédits. Au cœur de cette production, *L'Histoire du diable* revêt une importance particulière. Flusser en avait écrit une première version en allemand en 1958, et il le jugeait suffisamment essentiel dans le développement de sa pensée, pour le reprendre en 1964 en portugais, avec des ajouts et une mise en page différente, nous y reviendrons.

Il me semble que cette fable philosophique ambitieuse est en quelque sorte une matrice d'où sortiront nombre de travaux ultérieurs. Non seulement le *Vampyroteuthis infernalis* (Zones sensibles, Bruxelles, 2015) qui en constitue le point d'orgue, mais aussi sa réflexion sur les médias et la société contemporaine.

C'est aussi avec cette *Histoire du diable* que l'écrivain met au point son style allégorique et sa façon très particulière de développer ses arguments d'une façon circulaire, en rejetant la dialectique propre à nombre de philosophes occidentaux. Il faut rappeler que Flusser avait dans les années 1950 étudié de très près le bouddhisme zen, contrepoint essentiel pour comprendre son rejet d'une certaine tradition qui avait abouti à Heidegger et à Wittgenstein.

Pour présenter l'édition de 1965 de *L'Histoire du diable*, Flusser avait écrit : « L'argument de ce livre est silencieusement accompagné par les accords de l'existentialisme et du logicisme, ces deux tendances de la pensée contemporaine qui semblent à l'auteur des formes modernes de manichéisme. Le livre fait appel aussi, avec des intentions polémiques, à la nomenclature et à la terminologie de ces deux philosophies, et le numérotage des paragraphes est une caricature de la méthode de Wittgenstein. Cependant, le livre essaie de garder ce soubassement philosophique à distance, afin de ne pas obstruer la pensée de l'argument avec des technicités. »

Au cours de son essai, il règle d'ailleurs ses comptes avec Wittgenstein (dont il reprend donc la façon de présenter les schèmes) avec un aphorisme dont il a le secret : « Pour le diable, il est plus joyeux de conquérir un seul esprit logicien plutôt que mille esprits attachés à leur langue » (3.7.4.)

Mais il règle aussi ses comptes avec le nationalisme sous ses formes pathologiques, avec les marxistes, ces idéalistes déguisés, avec les philosophies de l'existence, aussi bien dans leur version allemande que française. Il s'élève aussi contre les prétentions de l'esprit scientifique, et contre le

bavardage des médias. On pourrait croire qu'un tel programme philosophique ne soit pas très digeste. Mais les critiques de Flusser sont souvent voilées ou juste ironiques. Régler ses comptes n'est pas son programme premier.

Alors, le diable, direz-vous ? Flusser se sert de lui, comme le diable dit-il se sert des hommes pour mener à bien sa mission. En suivant dans son déroulé les sept péchés capitaux de l'Église catholique, de la luxure à l'acédie, l'auteur aborde tous les domaines : non seulement Dieu et le diable, mais aussi nature et culture, le bien et le mal, le ciel et l'enfer, Orient et Occident, la vie et la mort... On peut voir dans ce choix méthodologique des péchés un hommage à l'Église qui les a formulés. Mais n'oublions pas que, dans son texte, le diable est si fort et si omniprésent que la Divinité n'en peut mais, et ses prêtres encore moins.

Cet emprunt aux péchés me rappelle la phrase d'un poète oublié, Paul Fort, que rapporte Charles Vildrac dans ses souvenirs : « Les sept péchés capitaux harmonieusement dosés, c'est cela, une civilisation. » Je pense que Flusser pourrait souscrire à cette boutade, mais il ajouterait sans doute que notre civilisation technicienne et hors sol n'est plus « harmonieuse » et qu'elle s'est donnée tout entière au diable.

Car ces péchés sont pour lui véritablement capitaux. Nous avons choisi, comme Flusser en portugais, de reprendre les termes consacrés : la luxure, la colère, la gourmandise, l'envie, l'avarice, l'orgueil, la paresse. Mais il faut avoir à l'esprit, pour suivre le raisonnement de cette *Histoire*, que le sens de certains de ces termes ont changé avec l'usage. Par « gourmandise », l'Église catholique — et Flusser également — désigne la glotonnerie, qui possède une dimension de démesure et d'aveuglement. La « paresse », autrefois nommée « acédie », signifie un « relâchement de l'ascèse » qui conduit le chrétien à une forme de dépression et d'ennui, donc à la tristesse du cœur dont parle aussi l'auteur dans le dernier chapitre. La « colère », pour Flusser, est ce qui motive notamment l'esprit scientifique des derniers siècles. L'envie et l'avarice sont pour lui les deux faces de la société et de la politique, du partage entre « conservateurs » (l'avarice) et « révolutionnaires » (l'envie).

Même si certains passages (concernant l'environnement et la critique de la consommation notamment) peuvent paraître aujourd'hui bien connus, ce qui était loin d'être le cas en 1965, le texte dans son inquiétante étrangeté garde sa force d'évocation et de réflexion pour le lecteur contemporain.

Et Flusser nous donne une dernière leçon, celle de son humour inimitable que l'on trouve à la fois dans les mots, dans les images et métaphores, dans les articulations de la pensée, dans tout le propos même, un propos circulaire qui balance toujours entre l'absurde et le dévoilement d'une vérité lucide.

On peut s'interroger sur l'aspect paradoxalement religieux de cet hymne au diable. Dans un autoportrait écrit en 1969, intitulé *Em busca de significado*, Flusser donne peut-être une clé, lui qui a

été “jeté” sur le continent sud-américain par la tragédie de l’histoire : « Je ne me suis pas trouvé moi-même dans le Brésil, ou le Brésil en moi, c’est parce que je n’ai pas trouvé le fondement de mon être au monde. En le formulant ainsi, mon échec prend une couleur religieuse. Ma vie a été une vie sans religion mais à la recherche d’une religion ; peut-être est-ce là une définition de la philosophie, ou du moins d’un type de philosophie ? Je suis un échec parce que je vis la philosophie, ce qui équivaut à dire que la philosophie est ma vie. »